

# LES KOECHLIN

*vous parlent*

1 BIS RUE DES CAPUCINS 92190 MEUDON



Koechlin

S O M M A I R E

- p. 3 Supplément à la Généalogie
- p. 4 L'inventaire après décès de Samuel Koechlin (2ème partie de l'étude de Raymond OBERLE)
- p. 7 Finances - Le Portrait d'Edouard Koechlin
- p. 8 Les Koechlin : Plus de deux siècles d'initiatives industrielles, par Michel HAU (1ère partie)
- p. 13 Bibliographie
- p. 14 Mon oncle Pierre, par Jean KOECHLIN
- p. 16 Nouvelles Familiales - Additif au supplément

SUPPLEMENT A LA GENEALOGIE

Ce supplément, consacré aux "filles d'un Koechlin", a pu enfin être diffusé à la fin de février dernier.

Il a fallu renoncer au projet initial de le réaliser au format "hollandais" de la Généalogie (19 x 27), pour qu'il puisse être inséré sous la couverture de celle-ci. En fait, il est trop épais (avec sa reliure) pour cette insertion.

D'une présentation calquée sur celle de la Généalogie, ce supplément est néanmoins d'une qualité bien moindre, en particulier en ce qui concerne les caractères. Que les "Filles d'un Koechlin", leurs frères et parents veuillent bien nous en excuser. Il a au moins, le mérite d'exister.

L'envoi a été fait systématiquement :

1) aux destinataires initiaux du Bulletin qui figuraient sur les listes de Henry Koechlin, sauf ceux qui ont été rayés depuis 4 ans (y compris les cousins péruviens, avec lesquels le contact reste coupé) ; au nombre de 120 environ, ils sont censés posséder la Généalogie 1975 (qui a pourtant été éditée à 200 exemplaires) ;

2) à la quasi totalité des "Filles" faisant l'objet d'une notice dans ce supplément et qui ne sont pas sur les listes ci-dessus (une trentaine).

Il reste finalement, sur un tirage de 200 ex., un stock de près de 50 ex., qui paraît excessif. Il est donc fort possible que, bien involontairement, j'aie oublié de l'adresser à un certain nombre de détenteurs de la Généalogie ; qu'ils veuillent bien se signaler et je réparerai cette omission.

Je tiens également le supplément à la disposition de ceux ou celles qui voudraient le posséder, même sans la Généalogie (épuisée, comme les bulletins précédents l'ont signalé).

Il est, par ailleurs, probable que certaines "Filles d'un Koechlin" ne figurent pas dans ce supplément et, apprenant tardivement son existence, désirent y être incorporées (un cas m'a déjà été signalé). Je leur demande de me contacter : l'émission peut en effet être réparée par l'intermédiaire des "Nouvelles familiales" d'un prochain bulletin.

L'INVENTAIRE APRES DECES DE SAMUEL KOECHLIN

*Deuxième partie de l'Etude de Raymond Oberlé,  
dont la première partie figurait dans le Bulletin n° 8 (p. 5)*

Samuel Koechlin mourut en août 1776 à Colmar, il avait alors cinquante-sept ans. De son mariage avec Elisabeth Hofer étaient nés dix-sept enfants, douze vivaient encore à sa mort. L'inventaire après décès fut dressé par le greffier-syndic de la ville.

La fortune active de Samuel Koechlin s'élève à 708 067 livres tournois (1) 2s 5d. La valeur des biens immobiliers est estimée à 88 797 livres tournois, elle comprend notamment :

. la fabrique .....	32 000 livres tournois
. l'immeuble dit la maison Kielmann .....	13 500 livres tournois
. le jardin .....	2 500 livres tournois
. les champs, prés et vignes .....	40 797 livres tournois

Le restant comprend le mobilier, le bétail, les réserves et les créances actives, ces dernières s'élevant à 605 989 livres tournois 2s 5d, dont 404 361 livres tournois 19s 4d, dits "Fonds de fabrique", d'après le bilan établi au 1er janvier 1777.

L'analyse de cette fortune n'est pas sans intérêt. Les biens immobiliers comprennent la propriété bâtie mais aussi 11 hectares de champs, 9 hectares de vignes et 2 hectares de prés auxquels s'ajoutent deux importants biens emphytéotiques d'une valeur de 13 680 livres tournois. Nous ignorons comment cette importante propriété foncière était exploitée. On peut donc admettre qu'il y avait exploitation directe, puisque l'inventaire mentionne la présence de cinq vaches et une importante réserve de foin et de paille ; entrent aussi en décompte 150 échelas de vignes, ce qui corrobore notre supposition sur le mode d'exploitation.

L'acquisition des terres est de date récente, elle se situe après 1770, donc au lendemain de la grande hausse du prix du blé et de la forte revalorisation des terres. Le subit intérêt de Samuel Koechlin pour les placements en biens fonciers ne semble pas étranger au mouvement récent des prix. L'importance des réserves de vin et de grains accumulés par le "fabricant" confirme notre supposition.

Dans les caves de Samuel Koechlin sont rangés de nombreux tonneaux totalisant une capacité de 450 hectolitres.

Or si tous ne sont pas remplis de vin, ils n'en contiennent cependant pas moins de 402 hectolitres. Ce vin est en partie du vin mulhousien, mais il en est aussi de Türckheim (34 hectolitres), de Guebwiller (18 hectolitres), de Wuenheim (20 hectolitres), qui

---

(1) Rappelons que la livre tournois valait, à cette époque, l'équivalent de 5 Francs or de 1928.

comptent parmi les meilleurs d'Alsace. Samuel Koechlin dispose d'un dépôt de vin dans un village voisin de Mulhouse, à Eschantzwiller, où se trouve une réserve de 75 hectolitres. En dehors de l'indianisme, Koechlin s'adonnait au commerce du vin, ce qu'atteste d'ailleurs aussi l'une des obligations souscrite en sa faveur par un nommé König de Battenheim.

Samuel Koechlin pratiquait aussi le commerce du blé, son stock de grains s'élève à plus de 67 tonnes, chiffre qui laisse songeur si l'on pense à la forte pénurie des blés dont souffrit le pays entier depuis 1770 et à la hausse des prix qui se maintint jusqu'en 1775. Ces réserves se trouvaient accumulées à des fins spéculatives. Nombreux étaient les Mulhousiens qui faisaient le commerce des grains, cette forme d'activité a déjà été relevée dans la succession de Pierre Thierry, "seigneur de Thunstetten".

"Fabricant", propriétaire foncier, marchand de grains et négociant en vin, Samuel Koechlin déploie une activité non moins intense sur le marché financier. L'examen des cent dix-huit reconnaissances de dettes, prêts hypothécaires ou simples billets rédigés sous seing privé, nous permet d'entrevoir cet autre aspect de la constitution d'une grande fortune.

Un certain nombre de créances sont des dettes commerciales, aucune mention du taux d'intérêt et de date d'échéance n'est faite par le rédacteur de l'inventaire. Il n'est pas sans intérêt de relever que Koechlin a eu des débiteurs à Neufchâteau, à Bâle, à Moulins, à Bellinzona, même à Gênes et à Dantzig.

Le rayon d'activité de Samuel Koechlin dépassait manifestement le cadre trop étroit de la petite république.

Son influence rayonnait sur la région comme bailleur de fonds. Il avait accordé des avances sur les dîmes de Dornach et d'Eschantzwiller, villages voisins de Mulhouse. Il avait placé des fonds à Thann, à Belfort, à Wittenheim, à Illzach, à Bollwiller, à Raedersdorf, à Battenheim et à Rixheim. Le baron Sébastien Zu Rhein, seigneur de Dornach et de Morschwiller, figure parmi ses débiteurs ainsi que des chapelains de Thann.

Mais c'est surtout à Mulhouse même que l'on trouve le plus grand nombre de ses débiteurs. Le relevé des créances est assez détaillé pour faire connaître les emprunteurs et leurs professions. Pour une très large part, ce sont des artisans, tailleurs, passementiers, tisseurs de lin, mégissiers, bouchers, etc. ; leurs emprunts se situent dans l'ensemble dans des sommes inférieures à 1 000 livres tournois. Il est cependant des placements plus importants. Koechlin soutient quantités d'industries locales. Il figure comme bailleur de fonds de Jean et Josué Hartmann "pour leur fabrique", pour un montant de 7 500 livres tournois. Certaines entreprises, vraisemblablement en difficulté de trésorerie, ont recours à des emprunts successifs, tels furent :

- Hugueny, Reber et Cie qui firent appel à Samuel Koechlin à 5 reprises de 1772 à 1776 pour 10 300 livres tournois au total ;
- Frédéric Cornetz qui obtint 4 prêts successifs (en 1774 et 1775) totalisant 14 400 livres tournois ;

- ou encore Wolff Risler et Cie qui empruntèrent en 1775 quatre emprunts successifs totalisant 13 400 livres tournois.

Tous ces prêts sont consentis à 5% (excepté trois, à 4 et 4,5%). Ces capitaux soutiennent et renforcent l'activité locale. Il y a donc à Mulhouse, nous l'avons montré ailleurs, des capitaux disponibles susceptibles de soutenir le dynamisme manufacturier.

L'examen du chapitre "créances passives" est tout aussi révélateur de l'activité de Samuel Koechlin. Lors de son décès, le montant des créances passives, dont le nombre s'élevait à vingt-trois, était de 153 995 livres tournois. Toutes ces reconnaissances de dettes ont été signées à Bâle. Or ce ne sont pas des dettes d'affaires, mais des prêts consentis par des particuliers parmi lesquels on peut citer plusieurs professeurs de l'Université, tels Rodolphe Iselin (4 000 livres tournois), Zwinger (2 400 et 3 000 livres tournois), Huber (3 600 livres tournois), Ryhiner (4 800 livres tournois), ou l'église française de Bâle (4 000 livres tournois).

Nous avons étudié dans le cadre de l'étude annoncée, ETUDE SUR LA FORTUNE A MULHOUSE DANS LA DEUXIEME PARTIE DU XVIIIe SIECLE, l'influence de la finance bâloise à Mulhouse. Constatons dans ce cas particulier l'importance des prêts accordés. Bâle regorgeait de capitaux disponibles et les détenteurs de fonds cherchaient des placements sûrs ; les taux d'intérêt se situaient à 3,5 3 et même 2% à Bâle. Ces emprunts de Samuel Koechlin sont de date récente. Alors qu'il n'a guère sollicité les capitaux suisses trente ans auparavant, il emprunte à présent à Bâle et place ces capitaux à Mulhouse ou aux environs bénéficiant de la différence du prix de l'argent. Ces opérations financières s'ajoutent manifestement aux autres activités. C'est en une certaine mesure une activité complémentaire au moment de la récession consécutive à la crise agricole de 1770. La mobilité de Samuel Koechlin est patente.

Il eût été intéressant de connaître le style de vie de Samuel Koechlin, mais nous ne possédons que des renseignements très fragmentaires. Nous n'avons pas le détail des "meubles meublants", estimés globalement à 5 000 livres tournois. Il s'y trouvait des tableaux, des livres, de l'argenterie, de la literie. Quoi qu'il en soit, on peut relever le montant important du mobilier, alors que les deniers comptants ne s'élevaient qu'à 100 livres tournois.

L'inventaire après décès de Samuel Koechlin témoigne des multiples activités de ce manufacturier. C'est le type de l'homme d'affaires mulhousien du XVIIIe siècle, comme l'était Pierre Thierry. Cette étude de la fortune du premier manufacturier mulhousien, comme la précédente, permet de dégager deux traits dominants :

- Constatons en premier lieu qu'un capitalisme commercial était déjà établi dans la petite république avant la création de l'indienage. Il sera disponible pour les pionniers de l'industrie.

- En second lieu, on peut relever un facteur non moins important qui s'y ajoute, c'est l'existence de l'esprit d'entreprise, de l'esprit de risque et des affaires, si rare encore au XVIIIe siècle à Mulhouse.

Les bénéfices réalisés seront investis en majeure partie dans de nouvelles entreprises lancées sur place par la proche parenté des premiers manufacturiers.

Manufacturier, exploitant agricole, négociant en vins et en grains, financier, Samuel Koechlin est encore, par bien des aspects de son activité, l'homme d'affaires de l'ancienne économie mulhousienne ; pourtant il préfigure déjà "l'entrepreneur" de la grande époque capitaliste, il est l'homme-type d'une époque charnière, d'une époque de transformation, de transition.

## F I N A N C E S

Comme il était prévisible, le supplément à la Généalogie a coûté - malgré le travail bénévole du principal exécutant - presque autant que 2 bulletins (4 101 F, dont 1 144 F d'affranchissements, jusqu'ici), ce qui a mis temporairement les Finances en déficit.

Mais des versements, souvent importants, ont été faits depuis le début de l'année (près de 3 200 F à fin Avril) et l'équilibre est ainsi réalisé. Qu'on en juge :

Total cumulé des dépenses depuis l'origine (9 bulletins et le supplément...)	18 089 F
Total cumulé des recettes.....	18 108 F

Le coût du présent bulletin (n° 10) reste donc seul à couvrir et je fais appel plus particulièrement, pour cela, à tous les destinataires du bulletin qui n'ont jusqu'ici jamais fait le moindre versement (et ont, pour la plupart, fait preuve d'un mutisme total !).

Ils sont au total près de 100, mais 1/3 représente des abonnés récents (notamment d'assez nombreuses "Filles Koechlin" contactées à l'occasion du supplément). Je signale aux autres (plus de 60) :

1) que 106 cousins ou cousines ont eu, jusqu'ici, une attitude plus coopérative qu'eux, en faisant 1 ou plusieurs versements représentant 171 F en moyenne.

2) que ce chiffre n'est atteint que grâce à quelques gros donateurs : un de 1 100 F - deux de 1 000 F - trois de 600 à 900 F - cinq de 500 F - ensuite 400, 350 etc.

A signaler que sur 23 donateurs de 200 F et plus, 11 n'habitent pas la France, et que les "champions" sont des cousins suisses (genevois, zurichois ou... américains)

Cet appel s'adresse - je le répète - à tous ceux qui ont reçu tous les bulletins depuis l'origine, et le supplément, sans bourse délier.

Merci d'avance !

Je rappelle pour nos cousins étrangers (suisse pour la plupart) que le plus facile (pour eux et pour moi) est de m'adresser, soit un mandat postal, soit un virement bancaire à mon compte à la Société Générale à Meudon (n° d'identification : 30 003 - 03842 - 50318519).

LE PORTRAIT D'EDOUARD KOECHLIN : Le bulletin n° 8 signalait que le Conseil Général du Haut Rhin était à la recherche du portrait d'Edouard Koechlin (96 - 9<sup>e</sup> enfant), qui en avait été Président au début du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette branche de la famille, de WILLER, n'ayant eu que peu de descendants, - Edouard était, lui-même, célibataire - cette recherche a été infructueuse, mais fort heureusement une photographie de groupe, où il se trouvait, a permis d'y suppléer. Le seul Koechlin qui a présidé le Conseil Général figurera ainsi dans la collection des portraits des anciens Présidents.

LES KOECHLIN :  
PLUS DE DEUX SIECLES D'INITIATIVES INDUSTRIELLES

*Un jeune universitaire de Strasbourg, Michel Hau qui travaillait à une thèse sur l'industrialisation de l'Alsace aux XIXe et XXe siècles, s'est trouvé amené, à la demande d'un de nos cousins bâlois, à utiliser ces travaux pour une étude sur la contribution de notre famille à cette industrialisation.*

*M. Hau m'avait consulté sur quelques points de détail et a bien voulu me faire ensuite parvenir son étude. Je l'ai jugée si intéressante qu'en accord avec le Comité de rédaction de notre bulletin, je lui ai demandé l'autorisation de la publier.*

*C'est donc avec l'autorisation de l'auteur (dont je le remercie) que figure ci-dessous la première partie de cette étude. La seconde partie, qui est une analyse des facteurs sociologiques pouvant expliquer l'esprit d'entreprise des industriels mulhousiens, paraîtra dans le prochain numéro.*

P. K.

Peu de familles ont créé et développé autant d'entreprises industrielles que la famille Koechlin. Près d'une soixantaine de chefs d'entreprise s'y sont succédés, de Samuel, co-fondateur de la première indienne à Mulhouse, à Samuel, président du groupe CIBA-Geigy, son descendant à la septième génération. Ce cas mérite de retenir l'attention des historiens, car, à la différence des patrimoines fonciers qui se sont transmis pendant des siècles dans les familles nobles, les patrimoines industriels s'évanouissent habituellement en deux ou trois générations.

C'est que l'accumulation du capital n'a rien d'automatique et n'obéit nullement à la loi des intérêts composés, dans un secteur où le profit repose essentiellement sur une avance technologique difficile à acquérir et toujours remise en question par les entreprises concurrentes. Le capitaliste de l'âge industriel ressemble à un joueur qui tenterait de parier contre une maison de jeu : on sait que les lois de la probabilité le condamnent à perdre ses mises et ses gains de plus en plus sûrement à mesure que progresse le nombre de parties. Pour qu'une famille ait pu rester un foyer d'initiatives industrielles pendant sept générations, il a donc bien fallu autre chose que la simple gestion, même économe, d'une fortune héritée.

Voici le problème posé. Pour tenter de le résoudre, nous chercherons quelles ont été les bases de la prospérité des entreprises fondées par les Koechlin, et, par la même occasion, de l'industrialisation alsacienne et bâloise, puis, à travers la similitude des quelques cas retenus pour servir d'exemples, nous proposerons quelques explications de la longévité des dynasties industrielles dans la famille Koechlin.

## I. LES BASES DU DEVELOPPEMENT DE QUELQUES ENTREPRISES KOECHLIN

Au XIXe siècle, l'Alsace et la région bâloise ne disposent pas de grands gisements de matières premières ; le grand commerce entre le Sud et le Nord de l'Europe, qui a enrichi Strasbourg et Bâle au XVIIIe siècle, est en pleine décadence ; Bâle et Mulhouse sont éloignées des ports de mer et des grands marchés de consommation. Rien donc qui permette à leurs bourgeoisies d'exploiter une rente charbonnière ou pétrolière ou bien une rente de situation géographique. L'abondance de la main-d'oeuvre, refoulée par des campagnes surpeuplées, ne constitue pas en soi un facteur favorable au développement (sinon, la Bretagne se serait développée autant que l'Alsace). Le seul atout dont disposent l'Alsace et la région bâloise consiste dans leurs taux élevés de scolarisation. Quelques exemples vont nous permettre de préciser quelles sont les véritables sources de la richesse dans ces régions.

### 1.1. Samuel Koechlin (Généalogie : n° 38) et l'introduction de l'indiennerie en Alsace :

Il n'existe à Mulhouse aucune tradition industrielle permettant à l'impression sur étoffes (ou indiennerie) de recruter sur place des ouvriers qualifiés et les techniciens qui lui sont indispensables. Quand Samuel Koechlin apporte, en 1746, les fonds nécessaires à ses deux associés Jean-Jacques Schmaltzer et Jean-Henri Dollfus pour créer une manufacture d'indiennes à Mulhouse, les risques sont à peu près proportionnés à l'enjeu : la demande d'indiennes est en rapide développement, mais il faut créer de toutes pièces une industrie entièrement nouvelle en faisant l'apprentissage d'une organisation complexe du travail pour réaliser en continu les nombreuses opérations qui sont nécessaires, en recrutant et en formant des ouvriers qualifiés et, surtout, en acquérant petit à petit des connaissances scientifiques ou des tours de main dont le secret est jalousement gardé par les fabricants européens ou asiatiques concurrents.

Les trois associés y parviennent malgré une mise de fonds initiale modeste de 40 000 F (à peine le dixième des capitaux réunis par les grandes indienneries qui seront fondées plus tard en France). Ils doivent pour cela se former eux-mêmes par la lecture d'ouvrages techniques et les voyages, de façon à exécuter un maximum de tâches de conception et d'encadrement sans recourir à des collaborateurs qu'ils auraient à rétribuer fort cher, recruter des ouvriers allemands et suisses en attendant que la main-d'oeuvre locale ait acquis un niveau de formation suffisant et... compter sur la chance. Celle-ci leur sourit, après deux années de résultats plutôt décourageants : un ouvrier originaire de Hambourg et rencontré en Alsace par hasard leur révèle le secret du mordant permettant de fixer la couleur rouge. Pendant de longues années encore, ils compensent leur infériorité dans le domaine chimique par l'art de leurs dessins. Mais le capital d'expérience et de connaissances accumulées par l'entreprise est suffisant pour la rendre bénéficiaire. Celle-ci sert un peu d'école aux autres indienniers : Oberkampf y séjourne avant de fonder la manufacture de Jouy et c'est à un fils de Samuel (Jean) que la manufacture de Wasserling fait appel pour diriger sa fabrication de toiles imprimées.



## 1.2. Nicolas Koechlin (73) et la mécanisation de l'industrie cotonnière :

L'essor de l'indienne mulhousienne oblige bientôt celle-ci à créer sur place une importante industrie de la filature et du tissage de coton. Il s'agit, là encore, d'une création ex nihilo. Un Koechlin y contribue, au tout premier rang des fabricants mulhousiens : Nicolas, fils de Jean et petit-fils de Samuel. Il fonde en 1802 une indienne, "Nicolas Koechlin et Frères", à laquelle s'adjoignent bientôt une filature et un tissage. Cette entreprise se révèle comme une des plus rapides à mettre en oeuvre les techniques nouvelles : elle est une des premières à adopter le procédé d'impression au rouleau (en 1804) ; ses recherches sur les colorants lui rapportent, à partir de 1810, un véritable monopole de l'impression sur fond rouge (qui ne sera entamé qu'à partir de 1826) ; sa filature mécanique, installée en 1807, parvient au bout de deux décennies à produire des fils dans toutes les catégories de finesse (jusqu'au fil à mousseline de numéro 300) et avec une qualité qui, sauf pour les numéros les plus élevés, rejoint le niveau atteint par l'industrie britannique (Nicolas Koechlin peut alors se donner le luxe, en 1834, de se prononcer contre le protectionnisme). Enfin, en 1827, en pleine crise économique, l'entreprise met en route l'un des tout premiers tissages mécaniques alsaciens. A cette date, elle représente, avec ses 5 000 ouvriers, une des plus grosses firmes textiles du monde.

L'avance technique acquise par son entreprise semble être assez durable pour permettre à Nicolas Koechlin d'accumuler des profits substantiels. Ceux-ci sont immédiatement réinvestis dans d'autres projets à rentabilité plus incertaine : une sucrerie, qui doit fermer ses portes en 1837 après l'institution d'une taxe sur le sucre ; un élevage de vers à soie créé à l'initiative de son frère Daniel et que l'on finit par abandonner en raison de la difficulté d'acclimater le mûrier en Alsace ; des plantations de peupliers, pour mieux mettre en valeur les zones marécageuses ; et, surtout, la réalisation du chemin de fer Strasbourg-Bâle : il espère détourner au profit de l'Alsace le trafic Nord-Sud, qui emprunte alors la rive droite, et faciliter le transport du charbon de la Sarre vers Mulhouse.

En 1836, l'Etat badois décide de financer la construction d'un chemin de fer Mannheim-Bâle alors que l'Etat français vient de refuser le financement du Strasbourg-Bâle. Nicolas Koechlin propose alors de financer personnellement les travaux et l'achat du matériel. Déjà, il a ouvert en 1838 une ligne expérimentale, le Mulhouse-Thann. Il obtient la concession de la ligne Strasbourg-Bâle, qui est totalement achevée en 1844. Grâce à son initiative, la France possède une de ses rares lignes de plus de 100 km et l'Alsace est équipée avec onze ans d'avance sur le Pays de Bade.

Les résultats financiers de l'opération ne sont pas très brillants : Nicolas Koechlin doit mettre ses biens en garantie pour obtenir des prêts permettant de poursuivre l'exploitation de la ligne et il doit attendre 1849 pour être libéré de ses dettes. Sur le plan économique, au contraire, les résultats sont très positifs, quoiqu'inattendus : l'Alsace ne profite que d'un léger accroissement du transit international de marchandises ; en revanche, ses constructeurs de machines (notamment André Koechlin, cousin de Nicolas) retirent un capital de connaissances et d'expérience précieux de l'équipement et de l'entretien de cette ligne.

### 1.3. André Koechlin (90) et les débuts de la construction mécanique :

L'Angleterre prohibant l'exportation de ses propres machines (jusqu'en 1842), les filateurs et les tisseurs de coton doivent adresser leurs commandes à des fabricants français. En Alsace, où le marché de ces machines se développe rapidement sous la Restauration, plusieurs industriels s'efforcent d'en lancer la fabrication, avec, dans les premiers temps, l'assistance de techniciens anglais. En 1827, André Koechlin reprend une partie des collaborateurs d'un atelier de construction en liquidation, Risler et Dixon (il fait de Jérémie Risler son associé) et commence à produire du matériel de filature sur des plans conçus par la firme britannique Sharp Roberts. L'investissement réalisé est important : sa fabrique est tout de suite la plus grande d'Alsace dans cette branche et une des premières du continent européen par le nombre des ouvriers. On imagine facilement la difficulté qu'il a eue à recruter et à former plusieurs centaines de fondeurs et de mécaniciens dans une région où la fonderie de deuxième fusion n'avait pas été pratiquée avant 1820 (chez Nicolas Schlumberger).

André Koechlin et ses ingénieurs introduisent rapidement des perfectionnements au matériel de filature et la firme étend la gamme de ses fabrications dès les années 1830, avec du matériel de lutte contre les incendies, des machines à broder, des métiers à filer le lin, des métiers à filer la laine peignée, des métiers à tisser mécaniques et, à partir de 1835, des locomotives, dont elle conquiert une partie du marché français aux dépens des constructeurs anglais. Après la retraite d'André Koechlin, son entreprise fusionne avec celle de Graffenstaden pour donner naissance à l'une des premières entreprises de construction mécanique d'Europe.

### 1.4. La création d'une industrie de la laine peignée :

A mesure que se vulgarisent les techniques de l'industrie cotonnière et que décroît le rythme des progrès de productivité de cette industrie, les manufacturiers alsaciens perdent de leur avance technique sur leurs concurrents et voient se réduire la base essentielle de leur puissance financière. C'est pourquoi ils s'engagent dans des spécialités nouvelles, difficiles à maîtriser et où la concurrence est encore faible. Jean Dollfus (D. M. C.) se lance dans la production de fils à coudre et à broder, Jules-Albert Schlumberger dans celle des tissus de velours et de coton lustré et plusieurs membres de la famille Koechlin dans celle des fils de laine peignée.

La première filature de laine peignée est installée à l'initiative d'André Koechlin lui-même, en 1838 ("André Koechlin, Risler et Cie"). Cette installation permet de réaliser, pour la première fois en France, toutes les opérations de peignage à la machine. La seconde filature est mise en route l'année suivante par un cousin germain d'André, Rodolphe Koechlin (71), et ses fils Jean et Emile ("Koechlin-Dollfus et Cie"). Cette industrie tarde à se répandre en Europe continentale alors que son marché est en expansion. C'est pourquoi elle est une des rares industries alsaciennes à tirer profit de l'annexion à l'Allemagne et sa production se développe plus vite, jusqu'à la première guerre mondiale, que celle de l'industrie cotonnière.

### 1.5. Charles Koechlin (538) et le développement de la chimie fine :

Charles Koechlin prend, en 1891, la direction de la fabrique de colorants Geigy, dont il possède une partie du capital par sa mère. L'entreprise a été portée depuis le milieu du XIXe siècle par le développement considérable de la demande de colorants de synthèse en provenance de l'industrie textile. Mais, à la fin du XIXe siècle, les colorants de synthèse ont fini d'évincer les colorants traditionnels, la croissance de leur marché se ralentit et de nouveaux concurrents apparaissent.

Charles décide de s'orienter vers une clientèle tout-à-fait différente, sans modifier beaucoup, pour autant, son appareil de production, en se lançant dans la fabrication des produits pharmaceutiques : le marché des médicaments connaît alors une expansion soutenue et leur production repose sur des processus et nécessite des compétences qui ne diffèrent pas fondamentalement de ce que met déjà en jeu l'industrie des colorants de synthèse. Charles Koechlin donne une forte impulsion à la recherche pharmaceutique, tant dans les laboratoires de sa propre entreprise que ceux de l'Université de Bâle, au fonctionnement et à l'équipement desquels il contribue par des subventions. L'avance technique et scientifique acquise par la chimie fine bâloise au début du XXe siècle (ses seules concurrentes dans le monde sont les firmes allemandes) l'entraîne tout naturellement à internationaliser ses activités. Charles fonde ainsi de nombreuses filiales à l'étranger, notamment, en Angleterre, en 1907, "Manchester Works".

Sous la direction de son fils Charles et, plus tard, de son petit-fils Samuel, la firme Geigy devient l'un des géants mondiaux de l'industrie pharmaceutique et de la chimie fine en général. L'industrie bâloise trouve dans cette voie son second souffle, après un premier essor fondé, au XIXe siècle, sur le tissage de la soie et la production des colorants. Les Alsaciens peuvent regretter que l'un des plus beaux fleurons des industries induites par le développement du textile mulhousien se soit développé presque exclusivement à Bâle, mais c'est le caractère inadéquat de la législation française des brevets d'invention au XIXe siècle qui en est responsable : protégeant les produits et non les procédés, elle a freiné le développement de l'industrie des colorants de synthèse en Alsace dans les années 1860 et provoqué alors une véritable émigration des capitaux et des chercheurs mulhousiens et lyonnais vers Bâle.

### 1.6. René Koechlin (452) et le barrage de Kembs :

René Koechlin est le fils de Jean-Frédéric Koechlin, qui a dirigé la filature et le tissage de laine peignée de Buhl, et il a reçu, comme son frère Maurice, le créateur de la "Tour Eiffel", une solide formation d'ingénieur au Polytechnicum de Zurich, d'où il est sorti premier de sa promotion. Travaillant comme ingénieur dans des sociétés de travaux publics, il réalise dès 1893 l'étude préalable d'un projet de barrage à Kembs. Ce barrage, aux proportions gigantesques pour l'époque, serait doublé d'un bief navigable et permettrait simultanément de produire de l'électricité et de faire franchir à la navigation la barre rocheuse d'Istein où une chute est en voie de formation depuis les travaux de

régularisation du XIXe siècle. Il ne serait que le premier d'une série de huit se succédant sur un canal à grand gabarit parallèle au Rhin, jusqu'à Strasbourg.

Etant un des premiers à comprendre quel immense essor prendra la consommation d'électricité, il veut que l'Alsace puisse pleinement tirer parti de la seule grande source d'énergie dont elle dispose et d'une prolongation de la navigation au-delà de Strasbourg jusqu'à la Suisse. Il reçoit l'appui du gouvernement helvétique, mais rencontre l'opposition du Reich allemand, peu soucieux de contribuer à la naissance d'une marine fluviale suisse aux dépens de ses chemins de fer.

Le traité de Versailles débloque la situation en prévoyant, dans son article 358, la possibilité de la réalisation du projet de René Koechlin (le canal aurait un régime juridique international identique à celui du Rhin). Ce dernier, qui a abandonné en 1921 la direction de la Société Suisse d'Industrie Electrique qu'il présidait depuis 1907, crée en 1927 la société "Energie Electrique du Rhin" pour réaliser et exploiter le barrage de Kembs. Pour produire le ciment nécessaire à sa construction, il crée également la société "Chaux et Ciments du Haut-Rhin".

Commencés en 1928, les travaux sont achevés en 1931. Ils ont mis en jeu de nombreuses techniques nouvelles et des matériels en grande partie fabriqués en Alsace. Les comptes d'"Energie Electrique du Rhin" sont équilibrés de justesse : avec la crise économique, la consommation d'électricité ralentit sa progression en Alsace ; René Koechlin doit créer la centrale de pompage du Lac Noir pour stocker l'électricité de nuit et mettre en place un réseau de transport et de distribution s'étendant jusqu'à la région parisienne. Mais l'impulsion est donnée, et seule la menace de guerre, à partir de 1933, empêche la poursuite d'une réalisation qui, reprise vingt ans plus tard, donnera à l'Est français une énergie bon marché, à la Haute Alsace et à la Suisse une liaison à bas prix vers Rotterdam et à l'industrie alsacienne une expérience pour la construction de certains équipements hydro-électriques.

Pour résumer d'un trait toutes ces expériences industrielles conduites par des descendants de Samuel - et dont la liste n'est pas exhaustive -, on peut dire qu'elles ont toujours consisté à acclimater une industrie ou une technique entièrement nouvelle, en résolvant avec plus ou moins de bonheur les multiples problèmes posés par sa mise en route. Le développement d'une région comme l'Alsace au XIXe siècle tient au fait qu'elle a produit des hommes ayant la compétence nécessaire pour lancer des projets industriels et capables d'engager de fortes sommes pour les mener à bien. Il reste à présent à tenter de comprendre leurs motivations et de savoir pourquoi ils se sont recrutés dans quelques familles seulement, comme la famille Koechlin.

(à suivre)

---

BIBLIOGRAPHIE : Notre collaboratrice Dorothée Koechlin de Bizemont a publié récemment, chez Robert Laffont, un nouvel ouvrage "Astrologie Karmique", consacré à la connaissance des vies antérieures grâce au thème astrologique. Cet ouvrage est en rapport avec les études scientifiques menées aux Etats-Unis au sujet de la réincarnation.

## MON ONCLE PIERRE (451 - 6)

## Un homme pas comme les autres

Il est des gens qui exercent sur leurs contemporains un ascendant moral indéfinissable. Pierre Koechlin (1900-1946) était de ceux-là. Petit, sec, mèche sur le front qui lui donnait l'air d'un éternel grand enfant, guère doué pour la parole, il était tout le contraire d'une personnalité envahissante. Et pourtant, quand vous étiez en présence de cet homme fluët, modeste, parlant peu, vous le preniez aussitôt au sérieux. Il s'imposait, à son insu d'ailleurs, par ses seules qualités d'intelligence et surtout de coeur.

Malgré le handicap d'une enfance malade, Pierre Koechlin fait de brillantes études (il sort major de SUPELEC ; Ecole Supérieure d'Electricité) puis, à 20 ans, entre comme ingénieur aux Forces Motrices du Haut Rhin (FORMO) à Mulhouse. En 1924, il épouse Suzanne Pfenninger dont il a quatre enfants. Expulsé d'Alsace en 1940 au moment de l'annexion, il se retrouve à Lille peu après, appelé à la direction de l'Energie Electrique du Nord. La guerre finie, il rentre en Alsace mais c'est pour y mourir quelques mois plus tard d'infarctus, à l'âge de 46 ans.



Courte mais belle carrière d'ingénieur et de meneur d'hommes. Mais le plus important, aurait dit Pierre Koechlin lui-même, n'est pas l'histoire d'un homme, c'est l'homme lui-même. A côté de qualités au-dessus de la moyenne et de bonnes traditions familiales bien assimilées, Pierre Koechlin a son secret, mais un secret qu'il ne cache pas, tout au contraire : à l'âge de 34 ans, il a rencontré Jésus Christ, Sauveur vivant, et il Lui a laissé la direction de sa vie. Il a changé, et dès lors en lui tous les personnages ont changé : le chef de famille, le patron, l'ami, et pour moi l'oncle inoubliable. De petites remarques au fil de conversations se sont imprimées comme de mémorables leçons. Celle-ci par exemple : "Tu vois, me disait-il avec humour, j'ai été longtemps préoccupé par ce que les autres pensaient de moi. Jusqu'au moment où je me suis rendu compte que les autres, eh bien, ils pensaient très peu à moi et surtout à eux-mêmes !".

Peut-être me livrait-il ainsi, sans s'en douter, l'explication du contraste que lui faisait avec la plupart des gens que je connaissais : oncle Pierre pensait très peu à lui, beaucoup aux autres.

Ce qui faisait de lui non seulement un bon observateur et un fin psychologue, mais surtout quelqu'un qui savait se mettre à la place d'autrui, comprendre les détresses, les misères, les peines cachées. En 1936, au moment des affrontements sociaux qui aboutissent aux grandes réformes : 40 heures, congés payés, ce patron, parmi les premiers, répudie tout paternalisme et entre de plain-pied dans les problèmes humains de son personnel.

Et ce bourgeois sait s'approcher des plus humbles, sans la moindre condescendance. Si lui-même a changé, par la puissance et la grâce de Dieu, la même transformation doit pouvoir se produire, et n'en sera que plus spectaculaire, chez les plus bas-tombés, par exemple chez ces rebuts de la société que sont les relégués. Il s'agit des prisonniers à vie, ceux qui ont un tel passé, une telle accumulation de condamnations qu'ils sont au bagne pour le reste de leur vie. Avec ses amis du Réarmement moral, dont Jean Perdrizet (511-4) mort en déportation, Pierre Koechlin participe à un réveil spirituel parmi les relégués de la prison d'Ensisheim. Histoire qu'il n'est pas possible de résumer en quelques lignes, mais qu'il vaut la peine de lire en entier dans le livre qu'en a fait Benjamin Valloton "Et des choses merveilleuses commencent" (1).

Viennent les années de guerre où Pierre Koechlin et ses amis poursuivent ce travail de cure d'âme, écoutant, conseillant, priant avec les détenus, menant de front leur travail professionnel et celui de l'Évangile, sans oublier la vie de famille, pour un résultat parfois décevant et parfois triomphant. Il s'épuise en longues randonnées à bicyclette pour visiter les prisons, à Fontevault, à l'île de Ré, à un moment où les moyens de transport font défaut, se dépense sans compter, partage ses maigres rations. Toutes ces fatigues et ces privations ne sont probablement pas étrangères à sa fin prématurée. Mais c'était la vie qu'il avait choisie, vie riche et remplie à l'image de celle de son Maître dont il nous est dit : "Par ceci nous avons connu l'amour, c'est que Jésus a laissé sa vie pour nous ; et nous, nous devons laisser nos vies pour nos frères" (1ère Epître de Jean, ch. 3, v. 16).

Une autre clé pour déchiffrer cet homme exemplaire nous est fournie par un de ses proches collaborateurs, évoquant sa mémoire : "Pierre Koechlin nous a enseigné, non par des mots, mais par des attitudes et des actes, la signification profonde de ces trois critères : loyauté, justice, oubli de soi. Il n'est pas tellement courant, il faut bien le dire, que l'homme assure en toute circonstance la juxtaposition de son comportement avec les principes auxquels il se dit attaché. Or nous avons eu le privilège de rencontrer en Pierre Koechlin cette identité, et là n'est pas l'une des moindres causes de l'empreinte profonde qu'il a laissée sur beaucoup d'entre nous".

Mon oncle Pierre, un homme pas comme les autres, mais comme il en faudrait beaucoup d'autres, et à qui on voudrait bien ressembler.

Jean Koechlin (2034)

(1) Titre extrait d'un carnet dans lequel P.K. nous a laissé une sorte de testament spirituel. Nous transcrivons la phrase entière : "Il faut arriver à montrer que la mort n'est pas une chose horrible, puisqu'elle est vaincue par Jésus Christ. C'est simplement le passage à l'autre rive, mais la vie se poursuit là-bas... Il faut absolument que mon départ soit uniquement une occasion de reconnaissance et de louange. La mort ne fait que marquer une étape. Elle ne finit rien, et des choses merveilleuses commencent".